

Messieurs les censeurs,  
bonsoir !

*Maurice Clavel ou l'insurrection permanente*

DU MÊME AUTEUR

*Un Parisien à la campagne*, Hoêbeke, 1996.

*Verger sauvage*, L'Armançon, 1996.

*Lamartine, voix de la République*, L'Armançon, 1998.

*Jules Roy, le barbare de Vézelay*, Éditions Christian Pirot,  
2001.

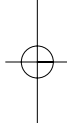
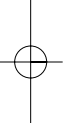
*L'Oiseau de Saulieu*, Nykta, 2002.

Gérard Calmettes

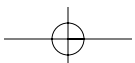
Messieurs les censeurs,  
bonsoir !

*Maurice Clavel ou l'insurrection permanente*

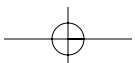
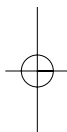
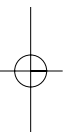
ÉDITIONS MICHALON



© 2005, Éditions Michalon  
35, rue Berger – 75001 Paris  
ISBN : 2-84186-238-0

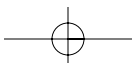
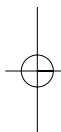
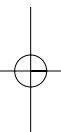


*À Jean Daniel.*



*C'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches.*

Victor Hugo, *L'Homme qui rit*



## Avant-propos

« Changer la vie » scandaient les étudiants sous le regard des bourgeois ébahis, des ouvriers en grève, du patronat effaré. Le slogan soixante-huitard a été balayé, emporté par l'Histoire. Son écho épuisé parfois resurgit, roulé dans le ressac des souvenirs : fragile, délicat tel un parfum de regret, ou ravivé, aigre, mordant comme un pincement de cœur. Que sont ces temps, cet espoir devenus ?

Dans notre époque grise où joie et lumière d'un temps font place aux grincements de dents de la désespérance, l'urgence m'est apparue de retrouver Maurice Clavel, d'écouter à nouveau sa voix ample, mordante, rageuse parfois, de lire ou relire son œuvre.

Et de s'inspirer, sinon de tous les modes, quelquefois outranciers, d'une pensée volcanique, du moins de l'énergie qui l'a guidé, lui, cheminant dans sa vie au-devant des hommes, le cœur sur la main, les bras large

*Messieurs les censeurs, bonsoir !*

ouverts. « Nous pouvons l'être (heureux) si l'amour s'accroît, dans le temps, des uns aux autres... »

Ainsi, ce portrait puisant à la source vive de l'œuvre pour en extraire une quintessence utile sinon salutaire aux sursitaires de la vie que nous sommes ; et, évoquant à grands traits le parcours du résistant, du professeur de philosophie, de l'écrivain, du journaliste, pour redécouvrir, un quart de siècle après sa disparition, un homme en chair, en os, en pensée, en foi, d'une culture immense, un jour touché par la grâce, en état d'insurrection permanente, d'une fidélité inflexible à l'idée qu'il se faisait de l'homme et impatient, en toutes circonstances, de crier sa vérité.

## I

**Du berceau à l'abîme**

Les matins bourguignons, quand les brumes musardent sur la campagne, prédisposent à la nonchalance, ou plutôt à une indolence active. La pipe au bec et la tête au ras des tuiles de mon grenier, je travaille à écouter. En effet, France-Culture rediffuse les « Entretiens Maurice Clavel-Philippe Sollers » de 1976. Un régal.

On connaît Sollers, on continue de l'entendre, de voir son visage de moine hérétique blanchi sous le harnais, on sait son entregent, ses emballements pour Shakespeare et Mozart.

Pour Clavel, il faut interroger la mémoire ou activer l'imaginaire.

Dans le moment, tous deux s'interrogent à propos d'une épineuse question en relation avec la pensée religieuse – je note à la va-vite, les paroles s'envolent : « Faut-il se libérer du sexe et de la parole, ou plutôt

*Messieurs les censeurs, bonsoir !*

libérer le sexe et la parole ? » Ils tombent d'accord sur la proposition suivante : « Les religions ? Alchimie du sexe déguisée. » Après quoi, l'échange à fleurets mouchetés se poursuit.

Je note au passage, et en vrac, ce qui, à partir du seul discours, me suggère une esquisse de Clavel : à l'évidence un homme sûr de lui, d'une culture vaste, usant de la métaphore et des citations, grandiloquent, emphatique peut-être, prétentieux à l'occasion et s'en excusant aussitôt mais, par-delà des outrances langagières qui font mouche et dont il se délecte, une précision de la pensée toujours rigoureuse.

Pour donner un visage à ce talentueux orateur, je tire une photo de lui : les traits d'un proconsul, le front large sous une chevelure ondulée, lumineuse, aux lèvres une cigarette aux trois quarts consumée que deux doigts de la main soutiennent et, derrière d'épaisses lunettes en écaille, le regard à la fois doux et profond avec un je-ne-sais-quoi de raillerie qu'accentuent les fossettes creuses, aspirées de l'intérieur parce qu'il tire sur la cigarette. Il porte complet, chemise blanche, boutons de manchettes, cravate. Une tenue d'intellectuel. Ou peut-être de bobo s'il ne possédait ce pétilllement d'intelligence, cette manière très à lui, à peine dissimulée, de vous faire la nique.

Ainsi apparut-il sur les écrans de télévision un certain 13 décembre 1971. Mais cette fois une colère blanche aux lèvres car il n'aimait pas qu'on la lui fasse, ce qui justement se produisait. On l'invite donc, à titre tout à fait exceptionnel, à l'émission « À Armes égales », où il

*Du berceau à l'abîme*

en découdra avec un des champions du régime, le député Jean Royer. On est alors sous le règne de Pompidou à propos duquel il avait, deux ans plus tôt, interpellé en ces termes les lecteurs d'un journal : « N'êtes-vous pas assez fins pour subodorer (chez lui) l'épouvantable et fondamentale vulgarité de l'âme, de l'être, des viscères ? » Foin de contorsions, il entend de nouveau narguer le chef de l'État. Il prépare soigneusement son affaire, un film d'une dizaine de minutes pour démontrer que si la société donne libre cours au relâchement des mœurs, la raison en est justement l'excès de rigueur et d'interdits, cadennassage d'un autre temps ponctué d'une censure intolérable. Et de désigner dans ce court-métrage « les hypocrites » qui manipulent le peuple, d'en appeler à tous : « À vous de vivre, demain ! » Et au passage s'en prend à Pompidou, rapportant une récente déclaration, en anglais, du Président : ni plus ni moins que son aversion pour la Résistance ! Coup rude pour les réalisateurs d'« À Armes égales » ! Ils prient Clavel de supprimer le mot « aversion » par trop désobligeant de leur point de vue. Pour qui le prend-on ? Il persiste et signe. Mais les obligés du Président ont – provisoirement – le dernier mot, retranchent « l'aversion » présidentielle du texte, projettent le film ainsi amputé et, avec une courtoisie plus lâche que naïve, demandent à Clavel s'il veut l'assortir d'un commentaire. Évidemment qu'il veut ! Il explose : « Le film que vous venez de voir a été censuré par la télévision française. Mais j'attendais de voir cette chose inouïe pour la croire. Je l'ai vue. En conséquence, je viens de prendre la décision suivante : je ne saurais prendre part à un débat qui commence sous le régime

*Messieurs les censeurs, bonsoir !*

de la censure, quelle qu'en soit la victime, moi ou M. Royer... Quant au peuple français auquel je viens très modestement de lancer un appel au soulèvement de la vie contre ces espèces de morts que sont la censure et autres fascismes, j'ose non moins modestement lui donner rendez-vous pour bientôt, dans la liberté, pour la liberté !

Messieurs les censeurs, bonsoir ! »

Il se dresse, repousse sa chaise, quitte le studio. La stupeur, sur le plateau, le dispute à l'embarras. Mais on a dû rigoler dans les chaumières.

Ce coup d'éclat, premier du genre à la télévision, continue trente ans plus tard, de marquer les esprits... sans avoir pour autant entamé le pouvoir de ce média tour à tour insipide, madré, tyrannique. Et les débatteurs d'aujourd'hui, très conscients de la place prise par l'image dans le déroulement de leur carrière, préfèrent se voir roulés dans la farine médiatique plutôt que ruminer dans l'ombre le pain noir des proscrits.

Rien ne prédisposait Maurice Clavel, dans sa prime jeunesse, à mettre le feu aux pouvoirs en place, sauf peut-être la présence à Frontignan où il naquit le 10 novembre 1920, d'une raffinerie... de soufre. Car Jean Clavel, son pharmacien de père, et Marie, sa mère, née Massonau dans un milieu où l'on comptait médecin, ingénieur et même un amiral, constituaient les bases rassurantes d'une maisonnée très sage. Bourgeoise. Encore que fréquents soient les exemples de rebelles rejetant le sein aristocratique ou la mamelle bourgeoise pour sucer au téton plébéien un lait plus

*Du berceau à l'abîme*

naturel et vigoureux, produit bio avant l'heure. Puis, c'est dans la patrie de Paul Valéry, à Sète où s'installe le pharmacien en 1923, que le jeune Maurice, encensé par une mère qui ne voit que par lui, use avec deux ans d'avance ses fonds de culotte sur les bancs de la communale avant de rafler les premiers prix au collège. Et d'obtenir, en la présence irradiante pour l'adolescent de Paul Valéry, le prix de thème latin au Concours général des lycées et collèges. Si ces exploits scolaires augurent des performances du futur athlète cérébral, sa nature le conduit, par-delà la voie royale – et respectée à la lettre – de l'étude et le chemin étroit des bonnes manières, à une indiscipline porteuse de toutes les contestations et parfois à l'origine de contradictions.

Les turbulences politiques et sociales des années 36 prètent aux interrogations et mettent à vif les nerfs du surdoué de seize ans. La réoccupation de la Rhénanie en mars, les activités hitlériennes multiples, l'effervescence des ligues d'extrême droite, conduisent à la constitution, non seulement en France, mais en Amérique latine et en Espagne, de fronts populaires. « Le fascisme ne passera pas. » Il s'agit aussi, porté par l'élan, de décapiter le monstre oligarchique, les « deux cents familles » tenues pour responsables de l'exploitation des travailleurs, du chômage, du blocage de tout progrès social, en un mot de l'aliénation de la personne humaine. D'innombrables rassemblements se forment, radicaux, socialistes, communistes confondus, on défile contre « la banque qui vole et la presse qui ment », on arrache les congés payés, on organise les camps de vacances et les auberges de jeunesse, dans l'enthousiasme et la joie